

Table des Matières

Maytheuil.....	5
Les Premiers Séjours.....	19
La Rencontre avec B	57
Les Débuts	75
Le Vertige Probablement.....	97
Les Liens.....	127
Les Décors Intérieur Extérieur ...	177

J'ai rencontré Henri lors d'une soirée, depuis longtemps déjà j'étais flottant comme un nuage.

Il venait d'assister comme nous à la première projection d'un film d'une indécence très crue, dans un cinéma du Marais. Mes amis le connaissant, il se joignit à nous.

Une sorte d'orgie s'organisa plus tard, dans une villa du vingtième, mais nous étions habitués et cela sembla n'être qu'un mélange de folie et de normalité, dans lequel subsistaient en gros les règles ordinaires sous des actes qui avaient à mes yeux la tristesse d'une dérision dénuée d'absolu.

Il se trouva que je sortis au même moment qu'Henri et qu'il me proposa de me raccompagner. Nous n'avions pas parlé ensemble durant ces quelques heures. Je n'habitais pas loin, durant le court trajet je lui dis que j'étais photographe et il me répondit *je suis hôtelier en province, assez loin d'ici, dans le beau village de Maytheuil.*

Trois mois plus tard je reçus une invitation à venir travailler librement chez lui dans les chambres de l'hôtel qui seraient inoccupées.

Il me restait à trouver rapidement une modèle (Henri posait pour cette première fois des dates qu'il ne fallait pas dépasser), à convaincre une jeune femme de m'accompagner plusieurs jours dans une solitude qui avait un air de traquenard. Il me fallu y retourner plusieurs fois avec des personnes différentes pour enfin pouvoir obtenir, après deux années de séjours, et sans l'avoir prévu, une série cohérente et complète d'images qui me bouleversera.

J'étais auparavant venu plusieurs fois à Maytheuil, je connaissais ses ruelles qui menaient vers la Sainte Madeleine, son assise étroite et allongée sur une colline que l'on disait inspirée, ses remparts édifiés trop tard pour la protéger de Normands qui ne revinrent pas pour essayer de les franchir. La légende de la sainte, dernier avatar des déesses fécondes dont sa contrition supposait la mort, si puissamment symbolique dans l'énoncé des passions, semblait rassembler là le goût mystérieux de la débauche et celui d'une vérité très ancienne. La *maison* était magique, elle pouvait être hantée, elle en avait l'apparence. Ses fondations en caves voûtées, conçues pour l'accueil des pèlerins, avaient été construites en même temps que la crypte de la basilique et avaient presque mille ans ; les dernières transformations des étages dataient du dix-huitième siècle. Deux cours intérieures indiquaient et reliaient trois bâtiments depuis longtemps réunis, d'élévations différentes, qui avaient formé trois parcelles distinctes autrefois. Un Moïse très grand surplombait une borne fontaine dans la plus spacieuse. Le style était celui, maladroitement monumental, que le peu de richesse des villages imite de celui des villes ; les jambages et les linteaux étaient de pierre brute, tandis que le paysage méridional presque italien qui s'étendait plus bas dans la plaine s'indiquait déjà par les crépis rouge pâle des murs. Les hivers étaient courts et rudes, le printemps venait tôt et des pergolas de glycines séculaires mettaient un mauve irréel sur les marques des murs.

La basilique des pèlerinages, à quelques cinquante mètres de l'hôtel, finissait la rue principale et surplombait les collines. A son côté nord le cimetière isolé, très ancien et pentu, avec sa pelouse centrale bordée de tombes en ruine, faisait comme une salle de bal pour d'étranges nocturnes mais le jour y était paisible.

Le village excluait l'envie d'en sortir, il semblait fini comme un univers indépendant. En hiver la neige des collines accentuaient l'isolement et la sensation de plénitude sans vide ou de vide infini.

Je ne crois en rien mais lors de mon deuxième séjour j'ai commencé d'éprouver que se tenait nichée dans la rotondité obscure de cette butte et rayonnant dans l'immensité de ses nuits, une force que je percevais, que j'interrogeais parfois avec ferveur, comme un être qui aurait été la mémoire du monde et la mienne aussi. Nous communiquions elle et moi c'était une évidence, je pouvais souvent voir et décrire ses énigmatiques attitudes et je ne me posais pas de questions sur son existence ; je n'en avais pas l'envie, je me laissais croire sans croire à rien, j'écoutais et je ne jugeais pas : il y avait dans cette communication comme un lien improbable mais présent à un absolu très ancien qu'elle aurait figuré, que la basilique aurait eu pour inavouable objet de recouvrir, de masquer, d'indiquer.

De sous la crypte profonde elle semblait théâtraliser mes rapports étroits et quotidiens avec les modèles, faisant naître des affections fugitives à la limite du rêve. Elle était le vieux savoir, elle agissait sans but, sans malignité, et indiquait sans mots vers quoi me *forgeaient* mes découvertes. Des dialogues éperdus se mêlaient à tous les éléments en place, légèrement à côté du présent, de vieilles maisons, des jardins solitaires, des chambres silencieuses, une architecture romano gothique monumentale et rêveuse, la rudesse des collines, la coupole immense du ciel, l'odeur du bois, l'isolement qui mettait autour des rapports humains une densité palpable, créant un paysage que les présences rendaient à même de me combler parfois du fait de vivre.

Je ne savais pas cela en arrivant, je tissais la toile du temps avec des fils qui me semblaient être les bons ; la fadeur de la vie (qui se forme des moments que l'art élimine dans ses narrations) ne nous quittait pourtant jamais complètement, mais elle se trouvait si atténuée qu'on aurait pu la croire éteinte.

Il n'y avait là rien de romantique cependant, je m'efforce de ne pas l'être. Il y avait plutôt l'occasion de se mouvoir dans une *décoration sensuelle*, faite de tous les faux semblants du jeu et de la mort peut être au bout de ce chemin, qui mettait sur toutes choses et sur l'amour aussi la solennité d'un glas. J'étais très pauvre et je consumais dans ces moments de *vacance* ce qui serait peut être ma dernière expression d'homme libre.



La première personne que j'entraînais là me fit pressentir par transparence que sous les improvisations dont nous allions nous réjouir, et dont la finalité m'échappait encore, se révélerait par fragments et pendant quelques jours quelque chose qui aurait la *gravité joyeuse* de l'essentiel, qui me laisserait m'approcher du périlleux frémissement de funambule que j'aimais chercher à travers la vie. La nature riieuse et souple de ce caractère informel donnait aux instants la possibilité de s'y mouvoir. Dans ce lieu de pèlerinage elle devenait comme la révélation d'une sorte d'aimable dérision terriblement heureuse. La provocation aérienne de son jeune corps dans la basilique faisait reflleurir des rires étouffés dans mon enfance, était comme une gifle que je déposais en souriant sur les faces des esprits lourds de la terre et mettait en moi une tension de révolte, l'exultation d'une sorte d'opprobre social. Ces moments prenaient un sens évident et profond. L'idée vague de loi éternelle que les beaux temples suggèrent accroissait par contraste l'ivresse mystique, délicieuse, interdite et tragique de mes regards attachés sur la gracilité émouvante de cette compagne de hasard. La basilique semblait en acquérir enfin une musicalité, une finalité plus vastes que celle qui amenait devant elle le petit peuple des pèlerins. Ils ne faisaient que *bien se tenir* en déplorant une mort qui n'avait pas eu lieu, en se cherchant des péchés qu'ils n'avaient pas commis et dont ils voulaient chasser les images en gardant des visages clos et immobiles comme des pierres posées sur l'orifice d'un puits.



Plus tard le corps de B. dans la basilique figurera la permanente et vertigineuse provocation du désir. Chaque image, chaque moment basculeront aussitôt dans le passé, il faudra toujours en renouveler l'ardeur, les maintenir sur la frange ardente du présent.